

LA FLOTTE RUSSE DU GOLFE DE RIGA A PU S'ÉCHAPPER

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.533. — 10 centimes.

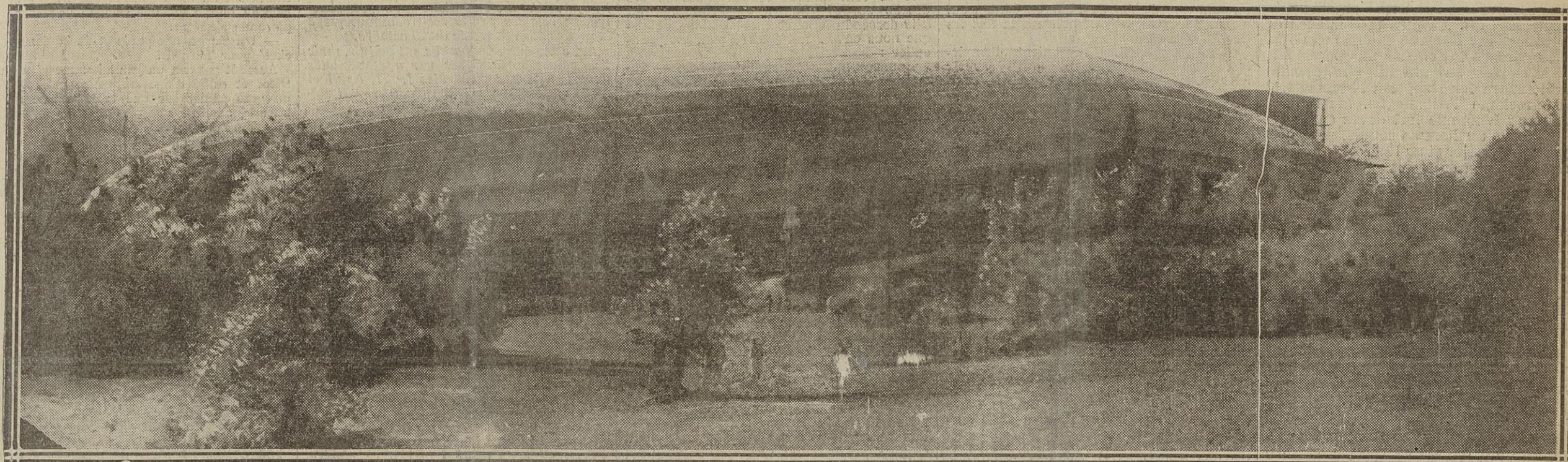
"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Lundi
22
OCTOBRE
1917

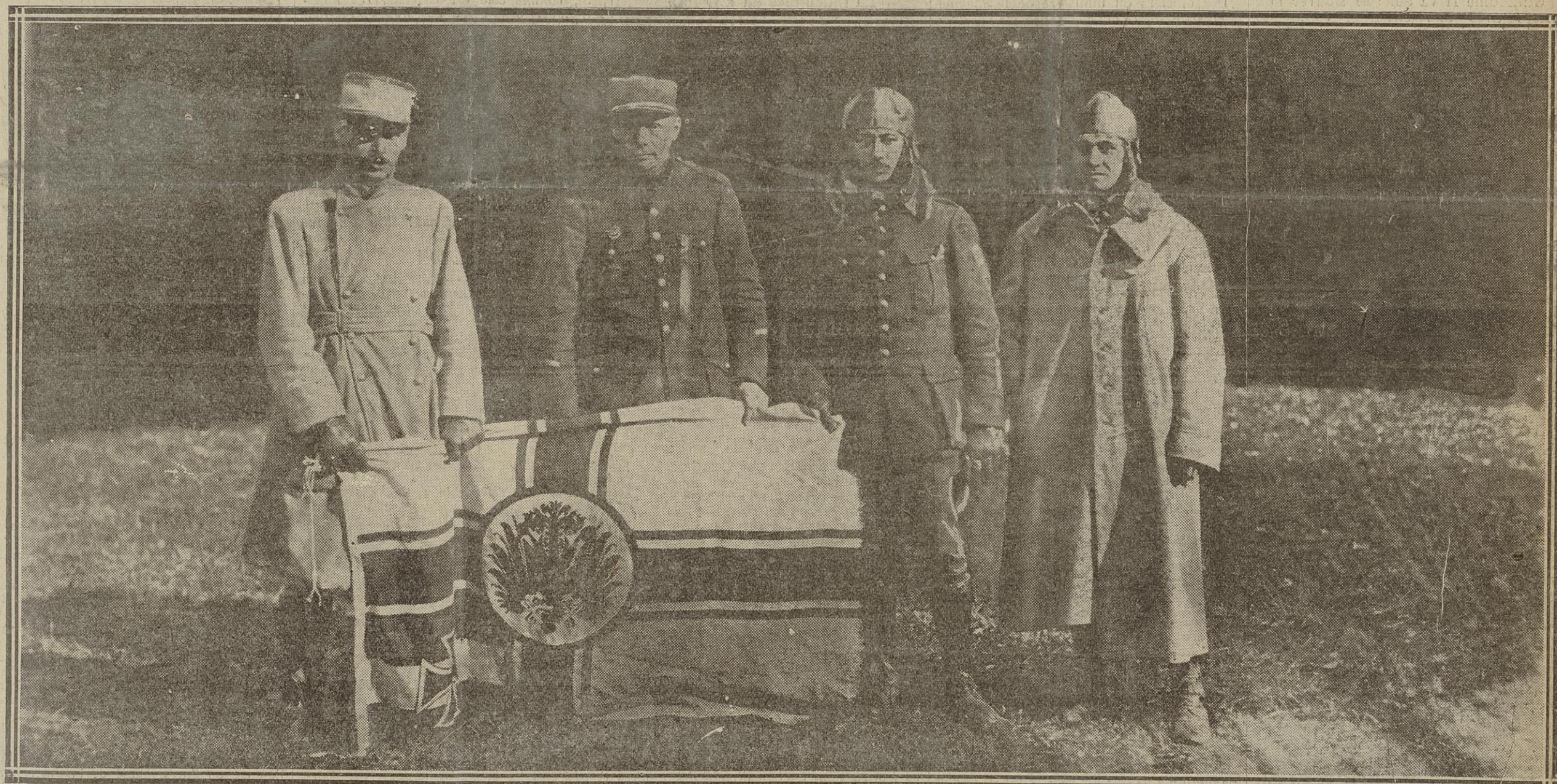
RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: : Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :: ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B¹ des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LE ZEPPELIN DE BOURBONNE

Photos prises hier par notre envoyé spécial
et arrivées à "Excelsior" ce matin à une heure



LE "L-49" INTACT, PHOTOGRAPHIÉ A SON POINT D'ATERRISSEMENT FORCÉ, PRÈS DE BOURBONNE-LES-BAINS



LES VAINQUEURS DU "L-49" TENANT, DÉPLOYÉ DEVANT EUX, LE PAVILLON DU SUPERZEPPELIN QU'ILS ONT CONTRAINTE D'ATERRIR

Ce matin, à une heure, notre envoyé spécial est rentré à "Excelsior", avec les premières photographies qui ont été prises du zeppelin que nos aviateurs contraintirent d'atterrir à Bourbonne-les-Bains. Voici : 1^o Une vue générale du "L-49" au point où

il s'échoua ; 2^o Les pilotes de l'escadrille N-152, avec le pavillon du zeppelin qu'ils forcèrent à descendre et dont ils capturèrent l'équipage. De gauche à droite : le lieutenant Lefèvre, le maréchal-des-logis de La Marque, et les caporaux Vandendoye et Gresset.

CE QUE SONT DEVENUS LES 8 ZEPPELINS

N° 1

Le "L-44" a été abattu en flammes, à 1.200 mètres environ de Chenevières, près de Lunéville. Il fut atteint à 6 h. 45 du matin par un obus incendiaire que lui envoia la section demi-fixe 174 de D. C. A. commandée par le lieutenant Fenouillet et le sous-lieutenant Curie.

N° 2

Le "L-49", pris en chasse par cinq avions de l'escadrille 152, a été contraint d'atterrir près de Bourbonne-les-Bains, à 16 h. 20. Les aviateurs ont fait l'équipage prisonnier avant que le commandant et ses dix-neuf hommes aient eu le temps de l'incendier. Il est à peu près intact.

N° 3

Le "L-45" s'est échoué à 11 heures, à 10 kilomètres de Sisteron, près de Mison, sur la rive gauche du Buech. L'appareil fut incendié par l'équipage, qui était composé du commandant Kohl, du lieutenant Schutz et de dix-neuf hommes. Tous furent arrêtés et conduits à Laragne.

N° 4

Le "L-50", égaré dans le brouillard, a atterri à Dammartin, dans la Haute-Marne. Il a déposé 2 officiers et 14 hommes, dont 2 blessés. Ils détruisirent une nacelle, tandis que quatre hommes, jetant du lest, repartaient avec le "L-50" allégé, vers la Suisse, par la voie de Pontarlier.

N° 5

Il dérivait. Des avions, du centre de Fréjus se mirent à sa poursuite. D'autres postes, dont celui de Toulon, le signalèrent peu après. A 17 heures, on le perdait de vue. Il était alors dans une position presque verticale et le vent le poussait vers la Méditerranée. Il a dû tomber à la mer.

N° 6

Ce superzeppelin naviguait de concert avec le "L-44" et avec un troisième dirigeable. Il fut pris en chasse avec ce dernier par quatre pilotes appartenant aux escadrilles N. 77, N. 91 et N. 89. Il monta jusqu'à 5.000 mètres, où il fut attaqué à bout portant. Il a disparu dans le brouillard.

N° 7

Le septième aéronef a été attaqué dans les mêmes conditions que le septième et par la même équipe d'aviateurs. Il a seulement pris moins d'altitude et s'est également perdu dans le brouillard. Nos pilotes, ne pouvant continuer la poursuite entreprise, atterrissent dans un champ.

N° 8

On l'avait donné comme atterrissant aux abords d'un village des environs de Sisteron : Val-Saint-Donat. L'équipage avait mis le feu à l'appareil. Il y a eu confusion avec le "L-45" échoué à Mison. Au total : 10 zeppelins ont survolé la France et 5 sont abattus ou désesparsés.

AUJOURD'HUI LE KAISER RENTRE A BERLIN POUR DÉNOUER LA CRISE

On pense à une combinaison von Bülow-von Kuhlmann

Guillaume II doit être de retour aujourd'hui à Berlin. Il revient de Sofia et de Constantinople, où il ne paraît pas qu'il ait mené à bonne fin la besogne diplomatique dont il s'était chargé. La Bulgarie et la Turquie sont également rebelles aux suggestions de leur allié, et, tandis que la première ne veut rien rabattre de ses prétentions gênantes pour l'Allemagne, la seconde, qui n'a plus que des coups à recevoir et des provinces à perdre dans la continuation de la guerre, ne cache même plus sa lassitude et son dégoût.

Mais, après ces pénibles conversations avec les Bulgares et les Turcs, Guillaume II va en avoir d'autres à soutenir avec ses propres sujets. La situation du chancelier, qui n'a plus la confiance de la personne, est devenue intenable. Il est nécessaire de lui choisir un successeur, et, si ce n'est aujourd'hui, c'est demain qu'il faudra faire appel à l'homme fort que réclame l'Allemagne. Mais où le trouver ? L'homme fort devra, en même temps être un homme souple, plaire au grand état-major et au Reichstag, et faire la conciliation entre les partis.

Le prince de Bülow sera-t-il cet oiseau rare ? Sans compter le vieux ressentiment que lui conserve Guillaume II, le prince de Bülow paraît être devenu un de ces personnages politiques dont on parle toujours dans les temps de crise mais qui ne croient jamais que l'heure propice est venue. Avec cela, depuis la faillite de sa fameuse mission à Rome, le prince de Bülow ne peut plus se payer le luxe d'un échec.

M. de Kuhlmann a fait acte de candidat dans son discours au Reichstag. Pour les pangermanistes et pour le parti militaire il est suspect de faiblesse et de complaisance à l'égard des partis de gauche. Si le Reichstag le veut pour chancelier, il faudra qu'il impose sa volonté, et, jusqu'à présent, cette assemblée ne nous a pas habitués à compter sur son énergie en face de l'empereur et de Hindenburg.

Guillaume II va donc se trouver aux prises avec une situation complexe. Toutes les solutions en vue soulèvent autant d'objections les unes que les autres. Il songe, paraît-il, à une combinaison où Bülow et Kuhlmann seraient associés. Une seule chose pourrait faciliter notre territoire, et en quels points ? Paris, Lyon ou le Creusot ? Peut-être voudraient-ils frapper ici et là.

L'interrogatoire des prisonniers permet d'établir quelles étaient les intentions des pirates.

Se proposaient-ils de bombarder notre territoire, et en quels points ? Paris, Lyon ou le Creusot ? Peut-être voudraient-ils frapper ici et là.

La surprise générale a été de voir les Allemands subir une perte si lourde qu'elle équivaut à une véritable catastrophe. On peut croire qu'après ce résultat ils ne sont pas à la veille d'aventurer tant d'unités dans le même raid. C'est la confirmation — heureuse pour nous — de la faillite du zeppelin, ce géant qui a contre lui, avant toutes choses, le hasard.

DÉTAILS OFFICIELS

On nous communiquera les détails suivants concernant la présence des zeppelins dans les régions de l'Est et du Sud-Est :

Le zeppelin de Bourbone-les-Bains a été contraint d'atterrir par cinq avions de l'escadrille N° 152. Ces avions se sont posés auprès de lui immédiatement et ont fait l'équipage prisonnier, l'empêchant ainsi de détruire le dirigeable, qui reste intact entre nos mains.

Le zeppelin de Saint-Clément a été abattu par la section demi-fuse 174 de D. C. A., commandée par le lieutenant Fenouillet et le sous-lieutenant Curie.

Le centre d'aviation de Fréjus apercevait, hier, vers 16 heures, un ballon paraissant en dérive. Il envoia immédiatement des appareils en reconnaissance qui constatèrent que ce ballon était un zeppelin allant vers le sud. D'autres postes, notamment celui de Toulon, signalèrent peu après que nos avions poursuivaient un ballon. Ce zeppelin, qui fut aperçu également à 17 heures, paraissait désemparé et en position presque verticale. Il

EXCELSIOR

LA FAILLITE DES ZEPPELINS

ILS SONT VENUS 10 SUR LA FRANCE MAIS 5 SEULEMENT SONT RENTRÉS

Trois ont pu regagner leurs lignes sans être vus, dans la nuit de samedi à dimanche. Deux autres, poursuivis et attaqués à bout portant par nos aviateurs, se sont finalement échappés.

QUANT AUX CINQ AUTRES, ILS SONT BIEN PERDUS POUR L'ALLEMAGNE

On se demande, dans les milieux compétents, si les zeppelins sont venus sur notre territoire avec un but déterminé, ou si leur incursion résulte de la débandade d'une escadrille aérienne. Est-ce une tentative de raid aboutissant à un fiasco lamentable ? Est-ce, au contraire, l'épilogue d'une expédition qui a mal fini ? On peut admettre à la fois les deux hypothèses.

Certains zeppelins revenaient d'Angleterre ; d'autres se disposaient à attaquer sur notre sol. Tous auraient été dans l'impossibilité d'orienter par suite du brouillard.

Comme la vitesse du vent n'a pas été de nature à gêner leurs manœuvres, on peut supposer qu'ils attendaient une éclaircie pour regagner leur port d'attache.

Ce qui confirme l'hypothèse d'un retour d'Angleterre pour ceux qui ont été descendus, c'est le fait qu'ils n'avaient pas de bombes à bord et que leur provision d'essence était épuisée.

Tous les zeppelins étaient montés par des équipages de la marine.

Contrairement à ce que l'on a dit, les appareils ne diffèrent pas de ceux que l'on connaît. Celui descendu dans la région de Lunéville était de dimensions et de puissance ordinaires : 30.000 mètres cubes de capacité, 177 mètres de long, 20 mètres de large (on sait que les derniers modèles dits *zeppelins* ont de 220 à 240 mètres de long). Sa marche était assurée par quatre moteurs. Mercédès de 200 chevaux chacun, alors que les modèles les plus récents ont de 7 à 9 moteurs développant de 1.500 à 2.000 chevaux.

Cependant le monstre abattu pouvait porter une charge de 11.500 kilos d'explosifs, une force ascensionnelle lui permettant de s'élever jusqu'à 6.000 mètres et un rayon d'action de 800 kilomètres.

Des officiers du ministère de la Marine étudient à Bourbone-les-Bains les caractéristiques du L-49 qui, nous l'avons dit, est intact.

L'interrogatoire des prisonniers permet d'établir quelles étaient les intentions des pirates.

Se proposaient-ils de bombarder notre territoire, et en quels points ? Paris, Lyon ou le Creusot ? Peut-être voudraient-ils frapper ici et là.

La surprise générale a été de voir les Allemands subir une perte si lourde qu'elle équivaut à une véritable catastrophe. On peut croire qu'après ce résultat ils ne sont pas à la veille d'aventurer tant d'unités dans le même raid. C'est la confirmation — heureuse pour nous — de la faillite du zeppelin, ce géant qui a contre lui, avant toutes choses, le hasard.

DÉTAILS OFFICIELS

On nous communiquera les détails suivants concernant la présence des zeppelins dans les régions de l'Est et du Sud-Est :

Le zeppelin de Bourbone-les-Bains a été contraint d'atterrir par cinq avions de l'escadrille N° 152. Ces avions se sont posés auprès de lui immédiatement et ont fait l'équipage prisonnier, l'empêchant ainsi de détruire le dirigeable, qui reste intact entre nos mains.

Le zeppelin de Saint-Clément a été abattu par la section demi-fuse 174 de D. C. A., commandée par le lieutenant Fenouillet et le sous-lieutenant Curie.

Le centre d'aviation de Fréjus apercevait, hier, vers 16 heures, un ballon paraissant en dérive. Il envoia immédiatement des appareils en reconnaissance qui constatèrent que ce ballon était un zeppelin allant vers le sud. D'autres postes, notamment celui de Toulon, signalèrent peu après que nos avions poursuivaient un ballon. Ce zeppelin, qui fut aperçu également à 17 heures, paraissait désemparé et en position presque verticale. Il

disparut vers le sud-est. Les avions avaient dû abandonner la poursuite à la nuit. On suppose que le ballon est tombé en mer.

La capture d'un équipage

A ce communiqué officiel ajoutons ces détails sur la capture de l'équipage du L-49 descendu à Bourbone-les-Bains, détails que nous envoiions à notre correspondant parisien :

BOURBONNE-LES-BAINS, 21 octobre. — Samedi, à 8 heures du matin, deux zeppelins survolèrent Bourbone et la région, poursuivis par nos avions de chasse. Un zeppelin, L-49, atteignit s'abattre sur le territoire de Serqueux, entre Moulin-Damnonce et la ferme du Château, à 3 kilomètres de Bourbone. La nacelle de l'avant est tombée en travers de la rivière Apance ; le reste du zeppelin est accroché aux arbres bordant la rivière. L'enveloppe est trouée en plusieurs endroits. L'équipage, débarqué par parachute, se composait de 19 hommes, dont 2 officiers.

L'autre zeppelin fut attaqué par quatre pilotes appartenant aux escadrilles N° 77, N° 91 et N° 99 qui atteignirent l'un d'eux à 5.000 mètres et l'attaquèrent à bout portant. Contraints d'abandonner le combat par suite de l'épuisement de leurs munitions et perdus dans le brouillard, nos pilotes atterrissent en plein champ. Tous les autres zeppelins qui se trouvaient sur notre sol, attaqués par notre escadrille, ont été abattus ou désemparés au point d'être contraints d'atterrir.

Le L-49 atterrit à 10 heures à Bourbonne-les-Bains et fut capturé intact par nos aviateurs. Son équipage est prisonnier. Le L-50

tomba à Dammartin, près de Montigny-le-Roi, à 11 heures. Une nacelle accrochée à un arbre fut arrachée et tomba à terre où étaient déjà descendus 2 officiers et 14 hommes.

Le zeppelin ainsi délesté s'éleva à une très grande hauteur, emportant 4 hommes de l'équipage, mais complètement désemparé.

Deux autres appareils ont été vus dans le sud.

Le premier a atterri à Laragne (Basses-Alpes) ; l'autre a été aperçu le 20, à 16 heures, par le centre d'aviation de Fréjus.

La section de combat le prit en chasse,

nous perdant de vue vers 17 heures, s'éloignant vers la haute mer, dans la position verticale, en dérive.

Si, comme cela est possible, cet appareil n'est pas celui de Montigny-le-Roi, dont on n'a pas pu jusqu'à présent retrouver l'enveloppe et le reste de l'équipage, les Allemands ont perdu dans la journée du 20 octobre cinq zeppelins.

Un seul zeppelin abattu dans la région de Sisteron

GRENOBLE, 21 octobre. — Un seul zeppelin a atterri samedi dans la région de Sisteron, exactement sur le territoire de la commune de Mison (Basses-Alpes), mesure 200 mètres de longueur. Il est pourvu de trois moteurs. Il était monté par quinze hommes et deux officiers appartenant à la gendarmerie de Bourbone.

Un autre zeppelin, manquant d'essence, se délesté de quatre hommes à Dammartin, canton de Montigny-le-Roi. Ces hommes sont gardés par la gendarmerie de Montigny. Un autre zeppelin survola Langres et les forts environnants vers midi et prit la direction de Bourbone. Cinq avions français ont atterri non loin du zeppelin, dont une hélice fut brisée par le choc contre un arbre.

Le L-49 est légèrement blessé au front.

Trois chasseurs de Serqueux : MM. Legerot, Bernier et Boiteux, menacèrent l'équipage de leurs fusils, l'empêchant de détruire l'appareil. Les prisonniers furent conduits à la gendarmerie de Bourbone en attendant l'arrivée des autorités militaires de la 21^e région. Un autre zeppelin, manquant d'essence, se délesté de quatre hommes à Dammartin, canton de Montigny-le-Roi. Ces hommes sont gardés par la gendarmerie de Montigny. Un autre zeppelin survola Langres et les forts environnants vers midi et prit la direction de Bourbone. Cinq avions français ont atterri non loin du zeppelin, dont une hélice fut brisée par le choc contre un arbre.

Le premier a atterri à Laragne (Basses-Alpes) ; l'autre a été aperçu le 20, à 16 heures, par le centre d'aviation de Fréjus.

La section de combat le prit en chasse,

nous perdant de vue vers 17 heures, s'éloignant vers la haute mer, dans la position verticale, en dérive.

Si, comme cela est possible, cet appareil n'est pas celui de Montigny-le-Roi, dont on n'a pas pu jusqu'à présent retrouver l'enveloppe et le reste de l'équipage, les Allemands ont perdu dans la journée du 20 octobre cinq zeppelins.

Un seul zeppelin abattu dans la région de Sisteron

GRENOBLE, 21 octobre. — Un seul zeppelin a été abattu à 11 heures. Une nacelle accrochée à un arbre fut arrachée et tomba à terre où étaient déjà descendus 2 officiers et 14 hommes.

Le second zeppelin ne s'est pas abattu à Châlons-sur-Moselle ; il a continué sa route vers le sud.

L'ON NE PEUT DIRE QUE LA PRISON DE LA SANTÉ AIT VOLÉ SON NOM

Quel fut, hier matin, le menu des plus notables prévenus.

Oh ! ce n'est pas un établissement de tout premier ordre ! C'est un bon et confortable petit "chand de vin" qui jouit de l'avantage, considérable en ce moment, d'être situé juste en face de la porte de la Santé.

De plus, le restaurant Richard est officiellement reconnu comme traiteur de MM. les détenus.

Connaissez ces avantages, j'ai préféré les tables de marbre de Richard aux plus fastueux grill room, et je suis allé hier, vers midi, y prendre mon repas.

Ce qu'il y a de particulièrement caractéristique chez Richard, c'est que l'on ne voit pas les clients, ce qui est très agréable pour avoir de la place.

On ne voit pas les clients, mais on entend parler, et, tandis que je savourais les charmes d'un lapin sauté vraiment pas mauvais du tout, j'entendis soudain la voix de la patronne s'écrier :

— Un poulet, une purée et du bordeaux pour Turmel !

Aussitôt apparut un jeune homme vêtu d'un tricot et coiffé d'une casquette, qui, plaçant un gros panier sur une table voisine de la mienne, annonça :

Turmel ? voilà.

J'assisai sur la confection du panier destiné au député, et je disai d'abord qu'il fut établi par la patronne, qui a l'air de connaître son affaire, selon toutes les règles de l'art.

Les œufs étaient chaudement emmaillotés dans du papier de soie, et le cornet de sel n'était pas oublié.

— Enlevez ! dit le jeune homme à la casquette, qui, commissionnaire officiel et man-

Le maître d'hôtel de Bolo Pacha et de M. Turmel sortant de la Santé

daté de la prison, disparut dignement par la grande porte, sous l'œil du facteur.

Bolo ? cria de nouveau la patronne, qui ne perdait pas son temps et consultait une carte qu'un second commissaire venait de tirer du fond de sa coiffure et qui était annotée de la main du trop célèbre pacha.

Personne n'eut l'idée qu'il s'agissait d'un dirigeable ennemi ; il ne lançait aucun projectile.

Après avoir regardé évoluer le ballon, chacun se rendit tranquillement à ses occupations.

Le soir, la ville fut plongée dans la plus profonde obscurité et les tramways immobiles.

Un second dirigeable passa, dit-on, au-dessus de Lyon dans l'après-midi, mais à une telle altitude qu'il ne fut pas remarqué.

Tout le monde fut étonné, mais, d'autre part, personne n'eut l'idée qu'il s'agissait d'un dirigeable ennemi ; il ne lançait aucun projectile.

Le menu n'est guère varié, et je constate avec satisfaction que Bolo n'a pas un régime trop spécial pour un urémique.

Landau, Marion, Duval, tous y passent ; la maison reste vide, mais les paniers se remplissent.

Tout le monde est étonné, mais, d'autre part, personne n'eut l'idée qu'il s'agissait d'un dirigeable ennemi ; il ne lançait aucun projectile.

Le patronne fait crédit, évidemment, mais, après être informée des limites dans lesquelles ce crédit peut être accordé.

Elle sait par conséquent que Turmel a 3.000 francs déposés au grec en billets français,

elle peut donc lui fournir pendant un certain temps des repas qui montent à 6 ou 7 francs et du bordeaux à 2 fr. 50. Landau a 800 francs de dépôt ; d'ailleurs, ses notes ne dépassent pas 3 ou 4 francs. Marion et Duval sont également couverts ; quant à Bolo, il a un crédit illimité.

Midi et demi ; les commissaires, dont le chef, sont les seuls à manger.

Tout va bien ; M. Bouchardon peut arriver ; tout le monde est de force à lui répondre.

— M. Bouchardon ! — Jules CHANCEL.

L'état de Bolo continue à s'améliorer

Le capitaine Bouchardon est venu hier matin au Palais. Il a compilé ses dossiers et a envoyé de divers côtés des commissions rogatoires. Il a pu pendant l'après-midi profiter d'un repos bien gagné. Il n'y a donc aucun fait

5 HEURES
DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU MATIN

L'ÉQUIPAGE DU "L-50" QUI A ATTERRI A DAMMARTIN

UN RAID ANGLAIS
EN ALLEMAGNE

Dans le jardin du restaurant en vogue il était installé à une petite table. Suivant son habitude, Elle — Yvonne — était de forte méchante humeur, et Lui — Francis — subissait, aussi suivant son habitude, la société méchante et acariâtre de cette femme qu'il adorait.

« J'étais si heureux, songeait-il, si heureux ! Pourquoi a-t-il fallu que je la rencontre ? Il serait si simple pourtant de la quitter, de reprendre ma vie tranquille ! Mais non, c'est impossible : je l'aime trop, je l'aime trop !

Et baissant la tête devant sa destinée, il s'abandonnait, impuissant, à ses regrets.

— Eh bien, mon ami, murmura bientôt la jeune femme, vous n'avez pas fini de me « faire la tête » ? Votre compagnie, à l'ordinaire, est déjà fort désagréable, mais quand vous boutez !

— Je vous ferai remarquer, commença Francis...

— Il suffit, interrompit Yvonne. Vous ne savez qu'imaginer pour me rendre la vie dure et insupportable. Vous êtes méchant, vous êtes injuste, vous...

— Mais...

— Oh ! je vous en prie, mon ami, pas la scène ! A vous entendre, vous aurez toujours raison, mais moi, je suis lasse de vos reproches, lasse de vos jérémiades, lasse de vos réflexions...

Comme un homme surpris par un oiseau n'a d'autre ressource que de laisser passer la bousrasque, Francis attendait la fin de la tirade. Aussi bien, il la connaissait depuis longtemps déjà, car les jours étaient rares où semblables paroles ne jallaient pas, hargneusement, des lèvres de son ami.

A bout de souffle, cependant, la jeune femme s'arrêta. Puis, après un soupir :

— Vous ne connaissez pas votre bonheur ! Combien d'autres, à votre place...

Et ses yeux se dirigeaient vers une table où un jeune homme, seul, dinait, mélancolique.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il ne tient qu'à moi, Francis, de trouver le repos moral auquel j'ai droit.

— Vous partiriez ? Je serais bien aise de savoir quel homme assez courageux...

— Ils sont légion, et, pour n'en citer qu'un, Charnière, votre ami, Charnière que vous voiez là-bas, m'a fait assez souvent comprendre...

Enervé, hors de lui, Francis serra les poings.

— Mais allez-y, mon amie, courez-y, faites un scandale. Ce n'est certes pas moi qui essaierai de vous retenir.

Sans répondre, Yvonne jeta sur sa petite glace un regard satisfait, puis, se levant, très digne, elle se dirigea vers la table voisine.

Ce fut d'abord, dans l'esprit de Francis, de la stupeur, puis de la jalousie, enfin de la souffrance. Car, très sincèrement, il l'aimait. Mais, quoique nuit et jour il pensait sans relâche à la femme adorée, sa douleur était bien moins profonde qu'il ne l'avait imaginé naguère à la pensée d'une séparation.

Certes, son esprit était encore tout rempli d'Elle mais, non sans surprise, il vivait maintenant une existence toute de calme et de tranquillité dont il savait goûter le charme inappréciable. Plus de scènes ! plus de reproches injustifiés ! Fini, le poison jeté goutte à goutte par l'amie trop méchante. Désormais ses jours couraient heureux et doux. Indépendant et libre, il vivait à sa guise, n'obéissant plus qu'à sa fantaisie. Et tout lui semblait beau et tout lui semblait bon.

Et cependant — pourquoi ? — Francis tentait l'impossible pour revoir Yvonne. Trop fier pour lui écrire, il courait aux endroits où ils fréquentaient jadis. Il brûlait du désir de la rencontrer, de lui parler, de la reconquérir. Désormais il imaginait une vie nouvelle le pardon qu'il allait offrir à la jeune femme et, en ces transports d'imagination, il ne voulait plus se souvenir que des moments joyeux de sa liaison rompue.

Et ce qui devait arriver arriva. Tenté par la douceur d'une nuit de printemps, Francis, solitaire, s'en fut vers le jardin du restaurant en vogue. Et, mélan- colique à sa petite table, il l'aperçut tout à coup, Elle, installée auprès de Charnière. Depuis le soir de la rupture, le cadre n'avait pas changé. Mêmes diners, même luxe, et, sur le visage d'Yvonne, même méchante humeur auprès de son ami maussade et accablé.

« Serais-je fou ? », songea Francis. Et fixant le couple, au mouvement des lèvres, il essaya d'entendre les mots qu'il échan- geait.

— Vous ne connaissez pas votre bonheur, Charnière, disait la jeune femme, avec aigreur ; combien d'autres, à votre place...

— Que voulez-vous dire ? questionnait l'homme.

— Je veux dire qu'il ne tient qu'à moi, Charnière, de trouver le repos moral auquel j'ai droit...

— Vous partirez ? Je serais bien aise de savoir quel homme assez courageux...

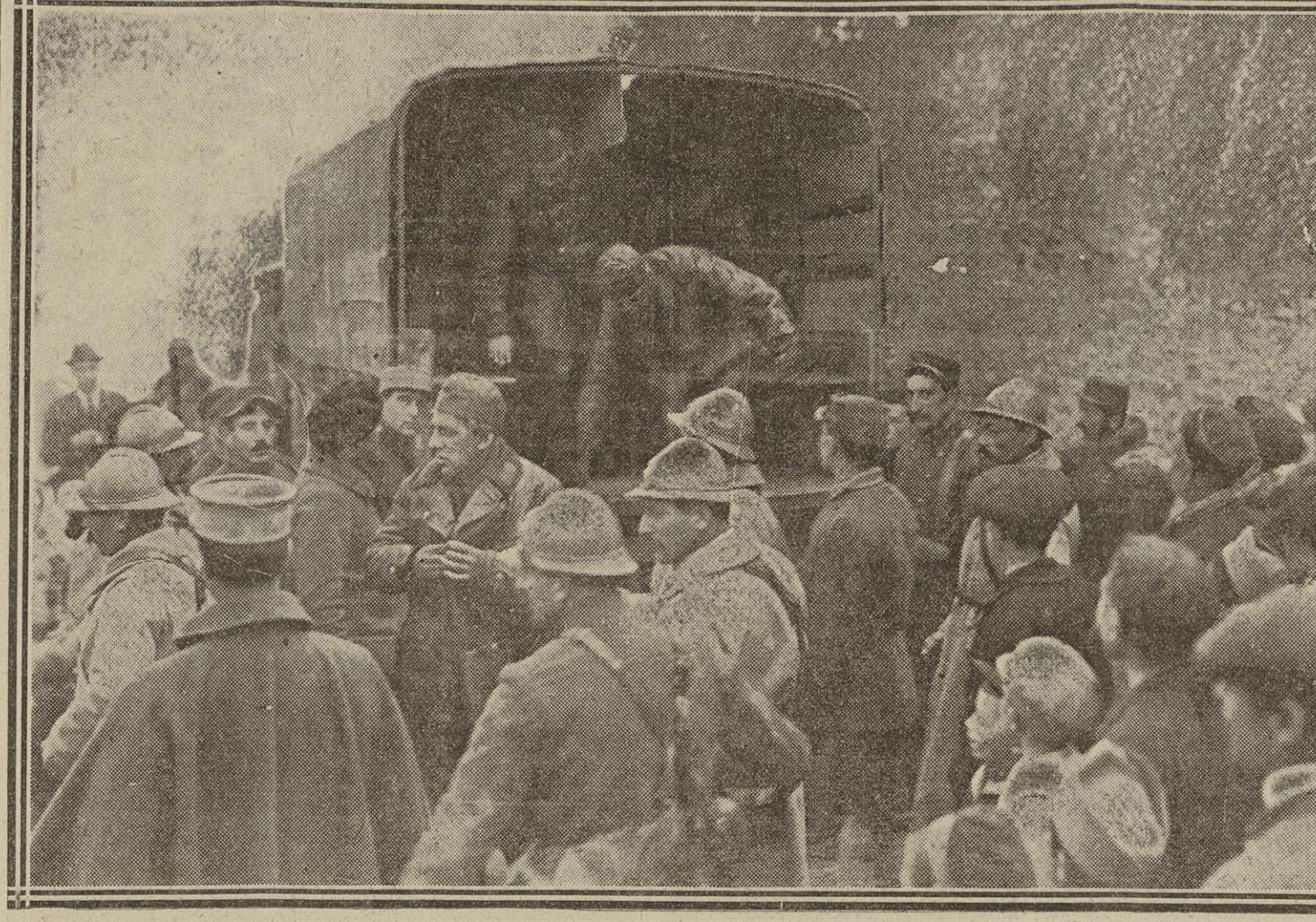
Lentement le regard d'Yvonne se tourna vers son ancien ami.

@@

Alors, brusquement, Francis enfonna son chapeau, puis, saisissant ses gants, il glissa un pourboire au maître d'hôtel et, presque comme un voleur, se sauva.

SHERIDAN.

Vittel - Grande Source
Goutte - Gravité - Arthritisme



LES PRISONNIERS DESCENDENT D'UN CAMION DEVANT LA GENDARMERIE DE BOURBONNE-LES-BAINS

Nous donnons, en première page, la photographie du L-49, que les aviateurs de l'escadrille n° 152 ont contraint à atterrir près de Bourbonne-les-Bains, et celle des pilotes qui accompagnent cet exploit. Voici, maintenant, la photographie de l'équipage qui fut déposé à Dammartin, près de Montigny-le-Roi, par le L-50, qui, allégé, repartit vers la Suisse et que l'on signala à Pontarlier.

La capture du "L-49" racontée par les témoins

Des troubles graves éclatent en Autriche

BOURBONNE-LES-BAINS, 21 octobre. — Le point d'atterrissement du zeppelin L-49 est à quelques kilomètres de Bourbonne-les-Bains, au lieu-dit « Les Cornets ».

L'appareil semble s'être posé là, légèrement, et comme volontairement, le long de la route. L'avant et l'arrière reposent sur les arbres de deux mammelons entre lesquels se creuse un étroit vallon, où serpente un ruisseau, l'Apance.

Le zeppelin est ici par son milieu au-dessus du niveau du sol et les curieux qui dépassent dessous peuvent le toucher de la main.

M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique, est arrivé à 11 heures avec son chef de cabinet, le commandant Brocard, qui fut le chef de la fameuse escadrille des « Cigognes », et il reconduisit à leur voiture le général de Castelnau et l'amiral Lacaze, qui l'avaient précédé à Bourbonne.

M. Dumesnil revenait du camp d'Avord pour la commémoration de la mort de Guyemer. En passant à Dijon il adressa ses félicitations au lieutenant Lafargue, de l'escadrille 152, dite des « Crocodiles », qui a

l'équipage, qui comprend 18 hommes et 2 officiers, est réparti dans les différentes nacelles, qui communiquent d'ailleurs entre elles par un couloir central.

Le « L-49 » a hissé le drapeau blanc

Le Petit Parisien publie, sur la capture du L-49, les détails suivants que lui adresse son envoyé spécial à Bourbonne-les-Bains :

Vingt fois le pirate essaya de ruser, de s'enfuir, d'échapper au châtelain.

Mais les petites ailes de cinq avions le levaient déjà prisonnier.

Mitraille, cerné, vaincu, à neuf heures moins le quart, exactement, il demandait grâce. A 800 mètres environ il arborait le drapeau blanc et descendait aussitôt.

Il tomba à 4 kil. 500 de Bourbonne-les-Bains, au bord d'une petite route, dans une étroite prairie que traverse une mince rivière.

Un des vainqueurs, le maréchal des logis de La Marque, descendait en même temps dare-dare, venait atterrir à quelques mètres du zeppelin et faisait prisonniers les dix-neuf hommes de l'équipage.

Le capitaine, brandissant un revolver, fit bien le geste de tirer sur son vaisseau sombre, dans l'espérance de provoquer un incendie.

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que cette douce parole. Il se rendit. On le conduisit à la gendarmerie de Bourbonne. C'était, pour des lascarins de cet acabit, un refuge tout indiqué...

Mais un paysan de Serqueux, revenant de la chasse, M. Boiteux, se trouvait sur les lieux, comme par hasard. Avec son vieux Lefaucheux, il coucha en joue l'officier.

C'est bien ! Rendez-vous !

L'équipage n'attendait que

— De Londres :
On annonce que S. M. le roi George V a reçu, au palais de Buckingham, le colonel Pichitch, de l'armée serbe, qui lui a remis une lettre autographe de S. M. le roi de Serbie.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Ex. M. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, a reçu le titre de docteur en droit honoraire de l'Université de l'Etat de New-York.

— Le comte Wladimir Rehbinder, secrétaire à l'ambassade russe en France, est nommé second secrétaire à la légation de Russie, auprès du gouvernement belge au Havre.

CITATIONS

— Le maréchal des logis Quentin Pichard de Page, beau-frère du marquis de Baudry d'Asson, député de la Vendée, a été l'objet d'une brillante citation.

— Le brancardier Maxime Anglès vient d'obtenir la citation suivante :

“ Chargé du repérage et de l'identification des tombes, dans un secteur récemment conquis, s'est acquitté heureusement de cette mission difficile et périlleuse. A porté ses investigations en terrain découvert et rapporté d'importants renseignements sur les inhumations pratiquées au cours des combats d'avril 1917.”

M. Maxime Anglès, frère du député des Basses-Alpes, a été rapatrié d'Allemagne comme grand malade, après vingt mois de captivité. Il appartient au service auxiliaire et sert en première ligne à titre de volontaire.

MARIAGES

— Le mariage de M. Albert Huot de Longchamp, maréchal des logis aviateur, décoré de la croix de guerre, fils de M. Huot de Longchamp, et de Mme, née Malevergne de Fresnay, avec Mme Françoise de Mieulle, fille de M. Maurice de Mieulle et de Mme, née Boucher, tous deux décédés, vient d'être célébré dans la plus stricte intimité en l'église Saint-Pierre de Chailot.

— En l'église de Moutiers-en-Tarentaise a été bénie le mariage de M. Jules Resler, médecin aide-major aux armées, avec Mme de Fontaine, fille de M. Georges de Fontaine et de Mme, née Berard.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'évêque de Tarentaise.

— Dans l'intimité a été célébré, à Chassé (Isère), le mariage du vicomte Édouard de Montillet de Grenaud, capitaine au 118^e régiment, avec Mme Marguerite Delange, fille du procureur général près la cour de Besançon, et de Mme Delange, née Courtier.

— M. Etienne Hubaut, garde général des eaux et forêts, capitaine de chasseurs forestiers, décoré de la croix de guerre, est fiancé à Mme Veyrines, fille du colonel, décédé, et de Mme, née Denecy de Cevilly.

DEUILS

— En l'église métropolitaine de Notre-Dame sera célébré, le samedi 3 novembre, à 10 heures, un service solennel pour les Morts au champ d'honneur.

— Un service à la mémoire du capitaine Guymer sera célébré vendredi prochain, à 11 h. 1/2, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. La cérémonie sera présidée par Mgr. Odelin, vicaire général.

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant aviateur Jean de Lapreugne, tombé au champ d'honneur ;

De Mme Pauline Cratéroles, née Coulet, infirmière de la société de Secours aux Blessés Militaires, qui a succombé le 27 septembre 1917, à l'ambulance de Verria, armée d'Orient, à Salonique, la suite d'une fièvre typhoïde contractée au chevet des malades ;

De M. Paul Caron, capitaine d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils de l'ancien président du Conseil municipal et de Mme Ernest Caron, née Giraudau, mort pour la France ;

De l'abbé Prosper Bessière, professeur au séminaire du Sacré-Cœur à Montauban, capitaine au 288^e régiment, décoré de la croix de guerre, asphyxié par les gaz délestères à son poste de commandement ;

De M. Lucien Hesse, avoué honoraire, chevalier de la Légion d'honneur.

BIENFAISANCE

— Mme Ida Ryan, femme du grand financier M. T.-F. Ryan, vient de succomber à New-York à une maladie de cœur. Le total des dons faits par elle aux œuvres de charité s'élève à 20 millions de dollars.

— Le président du conseil général du Gers vient de recevoir de la Croix-Rouge américaine la somme de 25.000 francs pour les familles des officiers et soldats les plus éprouvées par la guerre.



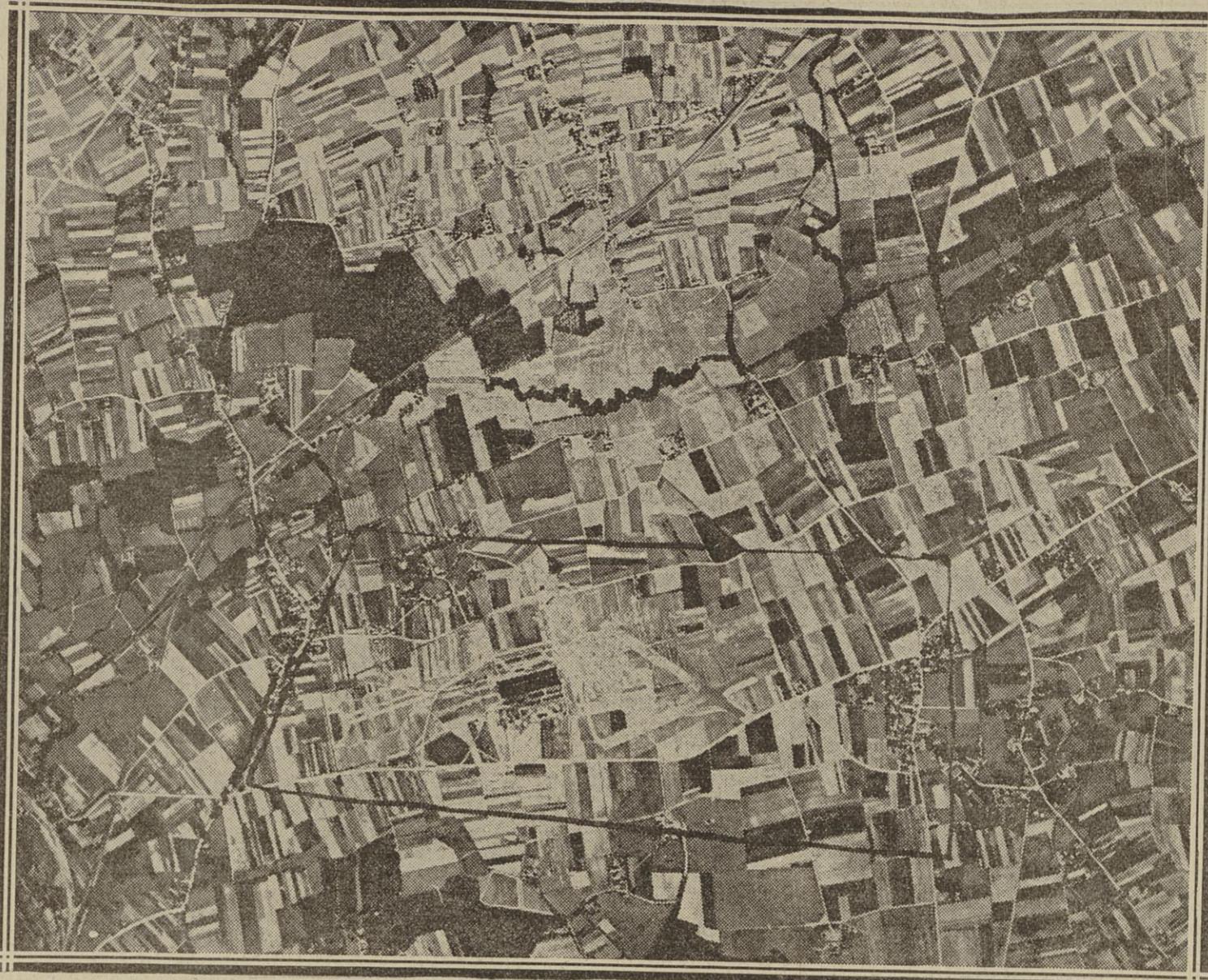
CHEMINS LOMBARDS Renseignements gratuits BANQUE 7, rue Laffitte, Paris

La provision de sucre mise par le gouvernement à la disposition des industries alimentaires étant très limitée, nous avons décidé de livrer également à notre clientèle du

PHOSCAO SANS SUCRE

laissez aux consommateurs le soin de sucer à leur convenance. Le sucre manquant dans chaque boîte étant remplacé par du Phoscao pur, la dose de Phoscao sans sucre pour déjeuner sera moitié moindre que celle de Phoscao sucré (une cuillerée à café au lieu d'une cuillerée à soupe). Avec une boîte de Phoscao sans sucre on fera donc 32 déjeuners, soit plus qu'avec deux boîtes de Phoscao sucré. Le différence de prix entre une boîte de Phoscao sans sucre (4 fr. 80) et deux boîtes de Phoscao sucré (5 fr. 30) compense largement le prix du sucre à employer pour 32 repas.

Pour les personnes qui préfèrent les déjeuners peu sucrés, il est plus économique d'employer du Phoscao sans sucre.

EXCELSIOR
LES AVIONS ANGLAIS VISENT DES OBJECTIFS MILITAIRES

L'AÉRODROME DE GONTRODE OU SONT INSTALLEES LES ESCADRILLES DE GOTHAS

Tandis que les Allemands bombardent des villes ouvertes, les Alliés visent les objectifs militaires. Voici un document montrant le quadrilatère où

tombèrent les bombes que lancèrent des aviateurs britanniques et qui atteignirent uniquement les hangars et l'aérodrome de Gontrode en Belgique.

BLOC-NOTES

Ceci est mon dernier article. Je n'ai, en effet, aucun doute sur le sort qui m'attend tout à l'heure. Comme il fait un brouillard à couper au couteau, mais que, malheureusement, nul n'a jamais dit où se trouve ce fameux couteau à couper le brouillard, je vais me trouver tout à l'heure entièrement perdu dans Paris. La première automobile venue me prendra pour un savant, membre de l'Institut, et me renverra sur la chaussée. Ma tête viendra heurter le bord du trottoir, comme il arrive dans tous les faits divers, et je rendrai l'âme avant d'avoir vu fusiller Bolo. En voilà un qui a de la chance ! Il est, à l'heure qu'il est, tranquillement couché dans une cellule bien chauffée, à l'abri des intempéries et des périls de la rue. Il s'en moque, lui, du brouillard. Il ne demande, pour être, parfaitement heureux, qu'un monocle. Il est vrai qu'on le lui refuse, d'après ce que je viens de lire. Il n'a pas de monocle. Comme on est dur pour les pauvres prisonniers ! Mais je m'égarerai.

Donc, je vais tout à l'heure trébucher méridiennement sous les roues d'une automobile meurtrière. Ne nous plaignons pas. Elève-toi, mon âme ! Un homme de plus ou de moins, par le temps qui court ! Tout de même, ce n'est pas gai pour moi, vous en conviendrez. Je sais bien qu'on a raison d'éteindre les becs de gaz. La preuve, c'est que les zeppelins, grâce à cette bonne précaution, prennent Sisyphe pour Paris. Mais, enfin, si on allumait quelques becs de gaz de plus les jours de brouillard, tant de gens ne seraient pas exposés au sort que je vais subir tout à l'heure. Moi, je ne plains pas. Mon parti est pris. Mais c'est pour les autres, vous comprenez ! C'est pour vous, en somme.

Si les zeppelins sont capables de trouver Paris par les temps de brouillard, ce n'est pas quelques lumières de plus ou de moins qui les empêcheront. Eteindre les becs quand le Père Eternel lui-même veut bien prendre la peine de leur mettre un capuchon, c'est une précaution analogue à celle d'ouvrir un parapluie dans une chambre. Et vous savez que rien ne porte mieux malheur que d'ouvrir un parapluie chez soi.

Il est vrai qu'on économise du charbon. Mais le stock, comme on dit, le stock municipal démineraillerait pas beaucoup, car il n'y a guère à Paris que trois ou quatre jours de brouillard par an. D'ailleurs, en voilà assez. Je serais bien sot de m'épuiser consciencieusement à écrire, puisque tout à l'heure un chauffeur va m'envoyer jouer du psaltérion et de la cithare parmi les Trônes et les Dominations.

LOUIS LATZARUS.

Tout change

Il y a quelques années, c'était un thème affectionné de nos réformateurs que celui du chauffage administratif :

— Quoi ! lisait-on sous les plumes vermeuses, à l'heure où nous sommes arrivés, en notre époque de civilisation intensive, nos administrations publiques sont encore assez arrêtées pour se chauffer au bois, moyen digne seulement de sauvages, et encore, de sauvages millionnaires, car le bois est hors de prix. Faut-il que ces messieurs aient le mépris des finances publiques pour se permettre un tel gaspillage ! Voilà donc où passent les forêts de l'Etat !

Aujourd'hui, les réformateurs ont changé d'antise. Ils disent :

— Passé hier à côté du ministère des Affaires sans suite. Croiriez-vous qu'on était en train d'emmageriser des voitures de charbon pour le chauffage de ces budgettoires ! Ah ! c'est à dire que pour eux ! Pendant que le pauvre peuple meurt de froid, est-ce qu'ils ne pourraient pas se

chauffer au bois ? Il n'en manque pourtant pas dans les forêts de l'Etat !

Il y a une fable là-dessus. Elle s'appelle le Meunier, son Fils et l'Ane. Mais il ne faut pas croire que l'ané, ce soit le réformateur.

Plus d'embusqués

Cette grosse dame, qui était si fière d'avoir si bien placé son fils, est fort inquiète. Ses amies remarquent sur ses traits les traces d'une agitation fébrile.

— Mauvaises nouvelles de Raoul ?

— Hélas !

— Il est parti pour le front ?

— Non, mais...

— Il est toujours à Carpentras ? Alors, que craignez-vous ?

— Eh ! avec ces zeppelins qui vont maintenant partout, on n'est plus tranquille nulle part.

— Bah ! dit une méchante langue, voilà votre rêve réalisé. Volte Raoul va enfin avoir la croix de guerre que vous désirez tant pour lui : « Jeune auxiliaire d'une bravoure éprouvée. Ayant entendu le bruit d'un moteur d'aéronaft dans la direction des Alpes, a redoublé d'ardeur dans la confection de ses états ».

Dimanche matin

Métro bondé, comme en semaine. Tout le monde descend à Dauphine et se répand dans l'allée du Bois. Le côté des piétons est noir d'allants et venants, à croire qu'on attend quelque chose : un cortège, une arrivée de souverains, un retour de troupes victorieuses. On n'attend rien du tout. On se promène là, parce que c'est la mode.

Ceux qui ne s'inclinent pas devant la caressante déesse, qui entrent au Bois dont ils sont tout voisins, sont bien récompensés de leur héroïsme. Spectacle unique et charmant ! Une bûche d'argent enveloppe les choses, que le soleil a peine à percer, tel un sourire joyeux sur un visage de vierge sérieuse.

On va jusqu'au lac, entre les arbres roux, ou dorés, ouverts encore. Sur l'eau, c'est la brume des matins, et pourtant il est midi ! On croirait que la mode apparaît à travers un voile. Des cavaliers passent sur des chevaux dont la guerre excuse l'air rustique. Voici un homme magnifique, au teint de bronze, la tête enveloppée d'un turban, autour duquel flotte un long voile. Sans doute, c'est un maharajah du Bengale, venu pour défendre sa mère l'Anglète, et qui se croit ici dans un bois sacré, venu à Brahma. Mais son cheval n'est pas mûndu. Cheval de guerre : on le verrait très bien tirant un canon.

Sur le lac, une barque qui glisse dessine une silhouette noire comme un but de tir pour exercices de torpilles. Les cygnes vont par paires, leurs longs coups flexibles promenant sur l'eau des ombres de robinets de bains.

Au loin, dans la buée d'argent, on dirait des nymphes dansant une danse infiniment gracieuse et molle. C'est un Corot. Et comme il fait un peu frais, que l'air pince le bout du nez, un vieux peintre pensif murmure :

— Ce qui faisait la force de Corot, c'est qu'il ne craignait pas les rhumes.

Oui, sans doute : cela, et aussi autre chose.

La bonne marraine

La princesse Henry de Battenberg a, un fillet.

— Petit ruisseau, grande victoire ! dit-il. On parle encore de la bataille de Marne qui se déroula sur un espace grand à peu près comme le Champ de Mars. Combien de siècles parlera-t-on de la bataille de la Marne avant que l'histoire ait à enregistrer une bataille du Mississippi ou du Rio de la Plata ?

— Je veux te demander quelque chose, dit gravement le soldat de l'Inde.

— Et quoi ?

— Quand tu voudras me faire un cadeau, donne-moi ce que tu tiens.

— Ce que je tiens ? répeta la princesse Henry de Battenberg, qui ne comprenait pas du tout.

— Oui, ça !

Et, respectueusement, du bout de son doigt, le fillet toucha... le superbe manchon de sa marraine.

La princesse Henry de Battenberg le lui a donné !

Le français tel qu'on le parle

Continuons de noter les locutions absconses à l'aide desquelles les spécialistes expriment les idées politiques les plus simples.

Hier, un certain nombre de nos confrères ont écrit : « Le malaise persiste ». Cela voulait dire que, malgré la majorité obtenue vendredi par le cabinet, ils souhaitaient un remaniement plus ou moins profond du ministère.

D'autres, au contraire, affirmaient : « Il s'est produit une réelle détente ». Cela signifiait qu'ils ne demandaient qu'à conserver les mêmes gouvernements.

Nous pouvons affirmer d'ailleurs que, vendredi, personne ne semblait malade à la Chambre et que, hier et avant-hier, nous n'avons rencontré aucun député détendu.

Le monde grandit

Un officier français promène un officier américain sur les lieux historiques où se sont déroulés les grands événements de la guerre à laquelle il généralement prennent part : nos nouveaux alliés.

Le Yankee montre quelque étonnement devant nos paysages. Lui dont les yeux ont contemplé les plaines du Missouri, lui qui a navigué sur le Mississippi et sur l'Amazone, se fait l'effet de Gulliver au pays de Lilliput. Le Français lui désigne un cours d'eau :

— La Marne, dit-il.

— Oh ! s'exclame l'Américain.

Et deux fois il se fait répéter :

— Marne ? sure, indeed ?

— Yes, Marne, répète imperturbablement son guide.

— Oh !

On voit qu'il n'aide pas son sentiment, mais que la joliesse frêle de la rivière l'étonne jusqu'au tréfonds. Son guide le dévine et murmure :

— Oui, nous aussi, cela nous a fait le même effet quand nous avons vu la plaine de Marathon où la butte qu'on appelle l'Acropole. Nous ne pouvions croire que tant d'histoire fut née là !

Le Yankee lui serra la main et, regardant la Marne :

— Petit ruisseau, grande victoire ! dit-il.

On parle encore de la bataille de Marne qui se déroula sur un espace grand à peu près comme le Champ de Mars. Combien de siècles parlera-t-on de la bataille de la Marne avant que l'histoire ait à enregistrer une bataille du Mississippi ou du Rio de la Plata ?

LE PONT DES ARTS

M. Marius André soutient le paradoxe qu'on peut découvrir à peu près tout ce qu'il y a d'intéressant et